

Salomon Resnik. Un psychanalyste à l'écoute de la folie

« Rencontrer quelqu'un, le rencontrer vraiment - et non simplement bavarder comme si personne ne devait mourir un jour -, est une chose infiniment rare » notait un jour un poète du Creusot. Serait-ce la gratitude d'avoir reçu de Salomon Resnik le précieux cadeau d'une rencontre vraie - et d'autant plus vraie qu'elle assume son éphémérité - qui inspira ses amis lorsque celui-ci dû se résoudre à les quitter ? Psychanalyste argentin d'origine ukrainienne, Salomon Resnik s'installa à Paris à la fin des années 60 et y mourut le 15 février 2017. Neuf mois plus tard, une poignée de proches conviait une centaine d'invités, dans le petit amphithéâtre Morel de Sainte-Anne, à ce qu'il fut convenu d'appeler : Journée hommage. La journée se termina au son du bandonéon et de chants argentins qui transformèrent des charges émotionnelles qu'aucun mot ne pouvait atteindre. Ce livre, *Salomon Resnik. Un psychanalyste à l'écoute de la folie* publie les actes de ce colloque et propose quinze textes où les auteurs conversent avec Salomon Resnik dans le sens où celui-ci entendait le terme : « verser ensemble dans un même contenant » (Martin Reça, p. 28) pour penser sous des angles multiples. Ainsi, au-delà de l'hommage rendu à un homme qui a beaucoup compté, le livre propose un partage d'idées généreux sur une question fondamentale de la psychanalyse : sa transmission.

« La notion de transmission n'est pas une chose sacrée et rituelle comme la traduction, la transmission, c'est une chose plus modeste mais plus complexe aussi, c'est une manière de prendre en compte la réceptivité de l'autre et de contribuer à créer les conditions et l'atmosphère adéquate » (p. 78) avance Resnik par la voix de Claudine Blanchard-Laville. Si celle-ci loue le grand clinicien qu'il fût, la profondeur de son expérience et de son intuition, elle peine pourtant à lui faire enfilier tout à fait le costume du Maître de psychiatrie et d'université. Pourquoi ? Parce que Resnik semblait plus attaché à « déclencher l'apprentissage » (p. 78) qu'à expliquer la psychanalyse. Beaucoup de contributeurs notent sa liberté face aux invectives conservatrices d'un certain *establishment* psychanalytique, à la barbe duquel Resnik paraît décliner la question : « ce que je fais là est-il bien de la psychanalyse ? » en « ce que je fais là est-il bien utile ? ». Maurice Borgel retient cette exigence, chez Resnik, d'être un analyste vivant, lui qui « était vivant dans sa tolérance, sa tendresse pour les patients psychotiques (...) je dis tendresse, sans qu'il soit question de séduction, ni de déni de leurs tentatives d'invasion, de destruction des capacités de l'analyste » (p. 134). Tendresse n'est pas mollesse donc, tout comme rigueur n'est pas dogmatisme. Est-cela qu'Albert Ciccone nomme, s'inspirant et prolongeant la pensée de Resnik, une biparentalité psychique (p. 115) harmonieuse ?

Bien entendu, celui qui peut transmettre autant a lui-même reçu beaucoup et Élisabeth Roudinesco nous fait prendre la mesure du parcours initiatique de l'élève Resnik : formation initiale auprès du pionnier argentin Enrique Pichon-Rivière à Buenos Aires, puis l'Europe où, avant de rencontrer en France le duo François Tosquelles - Jean Oury en pleine effervescence de leur psychothérapie institutionnelle, il se forme à Londres auprès de Mélanie Klein elle-même, Herbert Rosenfeld, Wilfred R. Bion, Esther Bick et bien d'autres. Cette exigence dans le choix des écoles - plutôt des écoles de musique d'ailleurs pour accorder les fonctions réceptrices et créatrices de l'appareil psychique - se retrouve dans le texte de Pierre Delion auquel Resnik inspire l'idée d'une formation à perpétuité (p. 21) dispensée tous les jours par des enseignants qui ne sont autres que... les patients eux-mêmes. Cette gratitude pour la transmission ascendante (Julien Bufnoir, p. 181) n'est pas sans rappeler le « *To my patients who have paid to teach me* », inscrit par Donald Winnicott en épigraphe à *Jeu et réalité*.

Delion raconte avoir invité un jour Resnik dans son service pour penser avec eux la situation d'un enfant autistique. Resnik rencontra l'enfant, ses parents et ses soignants pendant deux heures. Le reste de l'équipe attendait dans l'angoisse le verdict du professeur lorsque celui-ci parut à l'entrée de la salle de conférence et, captant immédiatement l'inquiétude du groupe, s'exclama : « C'est un garçon ! ». Au-delà du *witz*, que transmet d'emblée ici l'accoucheur Resnik sinon l'idée d'un espace libre où verser les contenus psychiques engorgés de pulsion de mort ? Autres lieux, autres temps. À la fin des années 1960, à l'asile Vinatier de Lyon, Louis Edy se souvient d'une réunion avec les soixante-dix patients de l'hôpital : « Atmosphère lourde, attitudes et masques de douleurs muettes, regards et gestes à des absents, une odeur de peur, une immobilité pour ne rien sentir, pour tuer le temps » (p. 126). Soudain, un grand autiste émet un hurlement de terreur auquel succède un silence de mort. Un autre patient hallucine une araignée descendue du plafond pour envahir sa tête : « Resnik relie les silences angoissants, le cri de terreur, l'araignée dans la tête et le besoin d'un pavillon de protection, aux murs aussi épais que les peurs sont sans limites » (p. 127). Les associations se libèrent et Resnik, prenant sur lui d'incarner l'araignée pour la rendre moins venimeuse, se met à entretenir les pensées, à raccommoder les trous (noirs) dans l'émotionnalité du groupe.

Véritable « homme-institution » (p. 124) pour René Kaës, Resnik avait appris à héberger l'autre en lui, à l'hospitaliser (p. 118) au sens le plus littéral du terme. Mais il acceptait aussi de le laisser reprendre sa route lorsque le temps était venu, comme le laisse entendre Aviva Cohen à la fin de son beau texte intitulé *L'empreinte de l'enfance*. Abordant la question de l'enfant dans l'adulte, la bigénérationnalité psychique interne (p. 115) de Ciccone cette fois, elle rappelle que l'idéogramme chinois *tseu* est traduit par le mot *maître* mais qu'il signifie en fait *enfant* tant le « maître demeure toujours un enfant devant la connaissance » (p. 63). S'il est interdit d'être vieux donc, comme le préconise le Rabbi Nahman de Bratslav, il n'est pas interdit de mourir car Resnik proposait des contenus - et des contenants - introjectables, donc réutilisables autant que possible, dans l'acceptation la plus écologique du terme.

Car c'est tout un écosystème de la relation qui prend forme chez Resnik à partir du moment où (au moins) deux psychés entrent en contact l'une avec l'autre. Écosystème des plus délicats et parfois des plus cataclysmiques qui rappelle le concept de champ analytique de ses compatriotes Willy et Madeleine Baranger auquel Resnik préfère, pour sa part, la jolie formule d'écologie du transfert. Et le climat transférentiel se glace ostensiblement à partir du moment où le thérapeute s'occupe, psychanalytiquement du moins, de la dépression psychotique. En témoigne ce joli texte de Bianca Lechevalier évoquant le dégivrage des mots et des émotions de quelques patients qu'elle accompagna, avec la chaleureuse présence de Resnik en arrière plan, jusqu'à la « vallée des larmes » de la position dépressive. Véronique, ancienne autiste, rêva ce dégel : « un bloc de glace fondait autour de sa tête qui s'y trouvait enserrée. L'eau dégoulinait sur son visage, noyant ses yeux » (p. 99). Et quoi de plus utile qu'un pont lorsque l'eau monte et qu'on risque d'être englouti - la conception resnikienne de la fonction-pont du père est reprise par plusieurs contributeurs -, pont qu'on emprunte allègrement avec Enrico Levis qui nous transporte, le temps d'un rêve, à Venise en compagnie de Resnik.

Resnik écrira quelque part que dans une séance d'analyse « deux rêves se regardent et se contemplent ». Offrons donc, en l'honneur de cette idée qui a quelque chose de superbe, le mot de la fin au rêve. « Le rêve de Freud... » répondit Resnik à Serge Stoléro lorsque celui-ci lui racontait ses recherches en neuro-imagerie « sur les corrélats cérébraux du désir sexuel » (p. 46). Infiniment touché par son ouverture d'esprit sur une recherche si peu orthodoxe pour un psychanalyste, Stoléro met en scène ici une sorte de rêve de Resnik : une jeune comédienne - la transmission intergénérationnelle - lui redonnant la parole - l'importance de son enseignement oral - en jouant, presque rêvant, certains de ses textes. Rêve et transmission que l'on retrouve, pour terminer, sous la

plume de Julien Bufnoir. « Il y a la vie et la mort et il y a les énigmes... Et je pense qu'il faut tenir aux énigmes et que la vie est une recherche » furent les mots choisis par Resnik pour mettre « fin à notre dernier groupe de travail mensuel. Nous étions peut-être ses derniers élèves, les ultimes témoins d'un enseignement fécond et original, nourri par sa longue expérience » (p. 173). Bufnoir raconte le climat très onirique, sûrement au plus près de l'inconscient, de ces groupes où il se passait toujours quelque chose sans pour autant toujours pouvoir dire quoi. Des groupes, dont les participants sortaient transformés, des transformations profondes et silencieuses, comme on ressort transformé de certains rêves.

L'article se termine avec un rêve de James Grotstein, à la fin de son analyse avec Bion. Il digérait un délicieux *chicken breast* ("blanc de poulet" mais aussi "sein" en anglais) qu'il venait de savourer, lorsqu'il réalisait brusquement que ce qu'il venait de manger n'était plus là : « maintenant qu'il était au dedans de lui, écrit Bufnoir, il n'existait plus au dehors ». Ce rêve, tout comme cet article, ce livre et ce colloque démontrent d'une manière vraiment admirable qu'au-delà des douleurs du deuil, la mort de l'objet externe ne résiste pas longtemps à la vitalité d'un objet interne bien nourri.